anxa
38-B
29148

EXPOSITION
ANDRÉ STRAUSS

Paris
522.12

GALERIES GEORGES PETIT

8, RUE DE SÈZE, 8

EXPOSITION

André STRAUSS

PEINTURES

Ouverte du 1er au 15 Mars 1924

AVANT-PROPOS

Je connais André Strauss depuis ses débuts, et l'estime solide que m'inspira dès l'abord ce caractère droit, cette âme bien trempée, éprise de labeur solitaire, n'a fait que croître avec les ans. Il est jeune encore, et, sauf d'une élite, ignoré. Mais il va prendre son rang, j'en suis assuré, car il est impossible à qui aime la peinture de ne pas saisir en l'œuvre d'André Strauss l'indice d'un talent sain, loyal, tendre aussi, et d'une raffinée délicatesse. Inconnu hier, il sera demain apprécié par ses pairs, par les amateurs et les critiques las des virtuosités factices. Il n'a pas recherché le succès, et rien dans son art, empreint parfois d'une austère et pathétique âpreté, ne vise à capter la faveur publique. Il peint « en marge », loin des cénacles, loin de la mode qui oscille du papillotement post-impressionniste à la massivité pédantesque des géomètres; il se tient à l'écart des écoles, académiques ou indépendantes. Mais n'est-il pas étrange, n'est-ce pas la condamnation d'une époque désaxée, qu'il faille louer de sa probité un artiste contemporain? Ce qui jadis était mérite commun devient aujourd'hui exceptionnelle vertu.

JUI 52 RECD
Brière

La jeune carrière d'André Strauss est d'une stricte unité. Tel il fut il y a quinze ans, au sortir de l'École des Beaux-Arts, où il avait fréquenté l'atelier de M. Humbert, et tâchant, sous les majestueux arceaux du Bas-Bréau, de pénétrer le rythme de la composition, tel nous le retrouvons en Provence ou dans les vallées ombriennes. Certes, après tant d'efforts et de réflexion, André Strauss a pris plus profondément conscience de la fin à atteindre, et de ses moyens, et de sa mesure. Mais l'homme n'a fait que développer la pensée intime de l'adolescent. Ce qu'il voulait, il le veut encore. Est-il parvenu au but, non pas... Y parvient-on jamais ? L'artiste est un perpétuel écolier. Mais il s'en approche chaque jour, et après un nouveau stage devant la nature, s'affermit en son esprit la volonté de progresser, de gravir sans défaillance le rude et beau chemin.

Un nom me hante depuis que j'ai pris la plume pour rédiger cette cursive notice : celui d'un peintre qui, malgré les honneurs officiels, a su garder intactes sa fraîcheur exquise, la tendresse câline d'un caressant dessin et d'un coloris nuancé qui agissent sur notre sensibilité « à l'égal d'une incantation » : c'est Ernest Laurent que je veux dire. Laurent, aujourd'hui professeur en une École où, jusqu'à sa venue, toutes les portes et fenêtres furent murées, aura été pour André Strauss le guide salutaire dont le conseil dessille les yeux et féconde le cerveau.

La culture d'un Laurent est étendue, sa science de l'art d'hier et d'aujourd'hui approfondie, son savoir technique consommé. Mais il ne les impose point, excelle à

aborder une âme jeune avec un tact et un scrupule infinis, et touche d'un doigt léger ce velouté qu'est la personne morale d'un disciple. Laurent n'a point donné de leçons à André Strauss, n'a jamais corrigé ses esquisses. Mais de longues causeries ont rapproché le cadet de son aîné qu'il vénère affectueusement. Laurent, comme les vrais chefs de la jeunesse, — un Moreau, un Carrière, — entend développer ceux qui l'approchent selon eux-mêmes et non selon lui ; il veut les éveiller. Qu'aujourd'hui Strauss soit loin de son maître, nul ne s'en réjouira plus que ce dernier ; quand Laurent a vu ces paysages d'Assise d'où tous les prestiges de la couleur chantante et fleurie semblent bannis, et qui sont d'une puissante concentration, loin de désapprouver ce qui paraît le contredire, il a loué et goûté l'établissement de la composition, la justesse des valeurs proches, la rare subtilité des gris.

Près de notre exposant, Laurent a joué le beau rôle de directeur de conscience.

Mais d'autres exemples sollicitaient l'artiste. Nicolas Poussin, Corot, Cézanne, sont les dieux de son Olympe secret. N'est-il pas surprenant que André Strauss, à qui, dès sa vingtième année, l'impressionnisme offrit un adorable spectacle irisé, ait toujours tendu vers la discipline et la cadence classiques ? Strauss, comme tant d'autres de nos jeunes constructeurs, inscrirait volontiers, sous une image accrochée à son mur de la Sainte-Victoire aixoise, cet aphorisme du vieux Romain : « Les sens seuls ne doivent pas juger mes tableaux ; il y faut appeler la raison. »

Nicolas Poussin enseignera à notre ami qu'il ne faut point se disperser. On a si tôt fait de traiter de « monotone » ce grand homme. Hé oui, Poussin usait de quelques types invariables, données immuables, matériaux fixes de ses ouvrages. Monotone ! Racine aussi use d'un vocabulaire dont les romantiques stigmatisèrent l'« indigence ». Or ces mots, ces rimes, — toujours les mêmes chez le dramaturge, — ces types, ces gestes, ces plis identiques de la draperie, le peintre en renouvelle l'apparente uniformité par l'heureuse disposition des cadences ; nous retrouvons son rythme essentiel en chaque ouvrage, et c'est pourquoi ce rythme s'élève au style, c'est-à-dire à l'universel. Voilà la leçon impartie au jeune homme par le maître d'autrefois. Strauss sait combien la nature est sentie dans l'œuvre de Poussin. Il s'agit bien d'offrir au spectateur le reflet diapré des phénomènes ! Un Poussin apporte à ce spectateur, non pas le mirage impressionniste, mais l'affirmation d'un esprit humain, au même titre que Descartes dans les *Méditations,* ou Bach dans les *Cantates.* La nature, chez l'auteur du *Triomphe de Flore,* est, comme plus tard chez Paul Cézanne, repensée.

Voilà une haute et efficace doctrine. Et Corot, après ces deux-là, inculquera à l'étudiant docile le goût et le besoin des valeurs précises.

Telle est, je crois, la pensée intime de l'exposant qui se propose à votre jugement.

Il n'appartient, disais-je en commençant, à aucune coterie. C'est un esprit libre.

Qu'on n'aille donc point lui reprocher d'avoir exposé

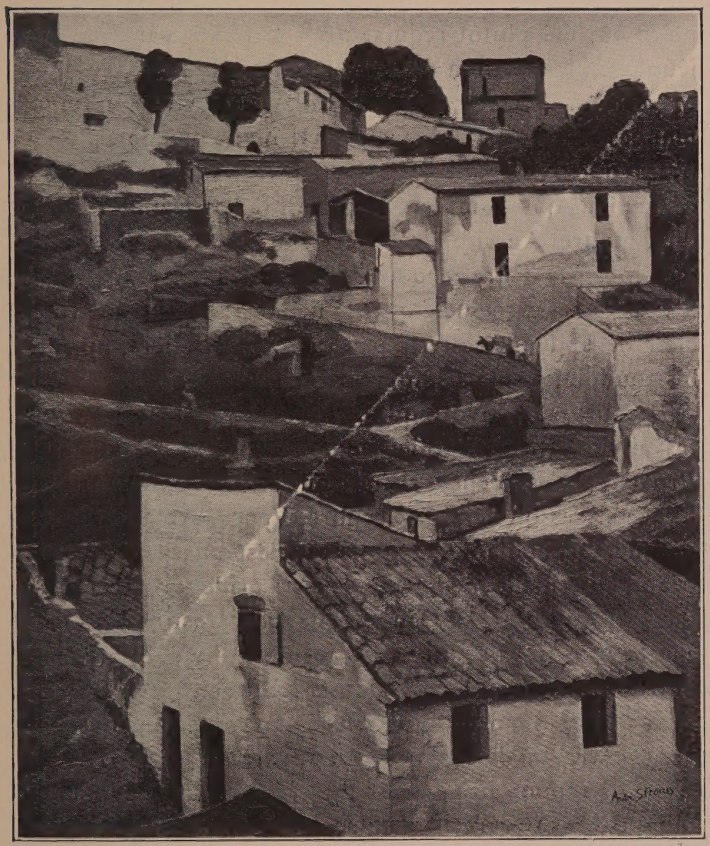

Photo Vizzavona.

LE CHEMIN MULETIER; VENCE.

au Salon des « Artistes Erançais », et prétendre que sa place eût été plutôt requise auprès de ses camarades de jeunesse, les Othon Friesz, les Raoul Dufy, les Jean Marchand, dans les salons dits d'avant-garde. Qu'importent ces classifications étroites ! Il n'y a pas de Salon : il n'y a que la Peinture. Les poncifs ne sont pas moins cézanniens que pompiers à qui suit la lettre et non l'esprit d'un maître. Aussi bien, le rêve candide de Paul Cézanne n'était-il pas d'être reçu au Salon de Bouguereau ? André Strauss ne s'est soucié que de peindre ; à ceux qui voient clair de l'aller découvrir parmi les anecdotiers, puisqu'il les coudoie, — mais son cœur est ailleurs.

Le présent envoi, qui groupe cinq ans environ de travail, montre des toiles de Provence et d'Ombrie. En Provence, c'est Vence, si italienne par la vénusté du site, Vence et ses oliviers gris cendré, Vence, Arcadie poussinesque, accueillante et amène ; c'est aussi Saint-Paul, beau petit village médiéval à la terre aride, où poussent de drus cyprès noirs. Strauss s'attache à restituer de cette campagne française un aspect résumé ; il y a, en plusieurs de ses ouvrages, composés en la région méditerranéenne, des accords blond-bleu qui attestent que la leçon du second voyage d'Italie de Corot ne fut pas stérile.

Mais venons au pays du Poverello, aux rochers et aux monts d'Assise. C'est là, en ce décor grandiose, dépouillé et sévère, les crêtes du Subasio à l'horizon, et, dans le creux de la vallée, le torrent sinueux du Tescio, que Strauss a passé seul ses longs séjours d'automne et d'hiver. Fidèle à son idéal, l'artiste y a retrouvé la leçon, — disons

d'architecture, — que lui donnaient jadis, dans la forêt de Seine et-Marne, la nef des châtaîgniers et des chênes séculaires. Il s'enivre de cette ordonnance solennelle, de ces lignes exemptes de volupté, de ces harmonies qui vont de l'argenté au rouge violâtre d'une sombre chaleur. Point d'accident, point de ce pittoresque facile, rien de cette allégresse extérieure qui le séduisit un instant à Capri, Strauss a vérifié que la lumière solaire décolore les tons, et que jamais la plénitude de la couleur n'est plus riche que par temps gris.

C'est là qu'André Strauss exhale le meilleur de lui-même. Qu'il a bien compris le caractère de ces paysages franciscains! Mais évitons, ainsi que notre auteur, la méprise traditionnelle. Une légende affadissante, amenuisant le mysticisme du héros immortalisé par Giotto, a déformé dans les esprits le sentiment du site ombrien et gâté le paysage. N'y voyons pas une gentillesse mièvre, idoine à celle des Fioretti mal compris, mal traduits, édulcorés! La campagne d'Assise n'est pas la prairie émaillée de pâquerettes, le bocage préraphaélite, où le saint homme balbutie aux colombes : « *Sirocchie*, *pecorelle di Dio* ». L'Ombrie, comme François lui-même, est d'une tendresse grave bien que familière. Assise est une rude cité, avec ses rues bordées de sèches maisonnettes ocres et rougeâtres, ses vestiges antiques, une fontaine en ruines, un portique, un farouche temple romain, les contreforts du cloître franciscain, la basilique, les rochers ardus de Pérouse. Voilà le naturel vigoureux de cette terre, moins mâle peut-être que la Toscane, mais d'accord avec

l'esprit foncier de la prédication de François, d'accord avec la fierté roide des fresquistes et des peintres qui ont décoré l'église d'Assise, les Giunta, les Margaritone, les Simone Martini, Pietro Lorenzetti, Giotto enfin.

Paul Jamot a écrit jadis, à propos de Marie-Charles Dulac et d'Ernest Laurent, des pages inoubliables sur Assise, « source privilégiée d'émotion pour tout homme né dans notre monde occidental » ; par ailleurs, il a suivi avec un bienveillant et amical intérêt les étapes d'André Strauss. Nul n'eût donc été mieux qualifié que Paul Jamot pour parler ici avec autorité des paysages ombriens de Strauss ; mais la maladie en ayant empêché cet écrivain, vous devrez, au lieu de lire ici sa prose harmonieuse, subir ces lignes hâtives de journaliste.

Oubliez-les en contemplant les toiles d'André Strauss.

Ce ne sont pas des agrandissements de pochades, mais des œuvres mûries. Ont-elles été faites sur le motif ou à l'atelier ? Ne cherchons pas à percer le mystère de la création artistique. Elles sentent la nature et ne sont jamais abstraites ; mais de ces pages commencées en plein air, il en est plus d'une sans doute qui fut reprise et menée à l'achèvement *per silentium zothecæ*. Le métier en est gras, onctueux, d'une pâte nourrie, à l'instar de Segonzac dont Strauss, si personnel cependant, affectionne les harmonies chaleureuses et sourdes. Une dominante sombre de verts et de bruns intenses, d'ocres et de beiges ambrés, s'étend sur les volumes établis avec robustesse ; au-dessus des imposantes masses de frondaisons, des crêtes abruptes, ce sont des ciels livides, fuligineux...

Photo Bernès et Marouteau.

LES CYPRÈS; SAINT-PAUL-DE-VENCE.

Point d'éparpillement, de joliesse, mais de larges et résonnants accords.

Je ne sais si le public des vernissages, habitué aux effets de brio, aux stridences des fanfares éblouissantes, ou bien à la vulgarisation commerciale des caudataires de l'impressionnisme, ne sera pas dérouté par cet art d'un homme qui ne ment ni ne flatte. Mais les amateurs de recherches passionnées s'arrêteront en cette petite salle de la rue de Sèze, car il y a là, je le crois, un coloriste de classe dont l'avenir peut retenir le nom.

Louis VAUXCELLES.

CATALOGUE

1 — *L'Olivier; Vence.*

2 — *Le Village; Vence.*

3 — *La Maison au palmier; Vence.*

4 — *Le Repos; Vence* (1919).

Appartient à Mme Marcelle J. Gompel.

5 — *Le Chemineau; Vence.*

6 — *Les Laveuses; Vence.*

7 — *Soir d'orage; Vence.*

8 — *Le Chemin muletier; Vence.*

9 — *La Chapelle Sainte-Colombe; Vence.*

10 — *Temps gris; Vence.*

11 — *Les Oliviers; Vence.*

12 — *Les Moissonneurs; Vence.*

13 — *Le Cerisier en fleurs; Vence.*

14 — *Le « Baou » de Saint-Jeannet; Vence.*

15 — *Les Trois « Baous »; Vence.*

16 — *La Chapelle abandonnée; Vence.*

17 — *Le « Baou des pénitents blancs »; Vence.*

18 — *Le Calvaire; Vence.*

Photo Bernès et Marouteau.

LE « TESCIO »; ASSISE.

19 — *Le Village de Tourrettes-sur-Loup.*

20 — *La Grand'Place; Tourrettes.*

---

21 — *Le Saule; Sospel.*

22 — *Le Vieux Pont de la Bevera; Sospel.*

23 — *Le Village de Sospel.*

---

24 — *La Chapelle Sainte-Anne; Saint-Tropez.*

Appartient au Docteur H. Lavielle.

---

25 — *Les Cyprès; Saint-Paul-de-Vence.*

26 — *Vieilles maisons; Saint-Paul-de-Vence.*

27 — *Vieilles maisons; Saint-Paul-de-Vence.*

28 — *Oliviers; Saint-Paul-de-Vence.*

29 — *La Fontaine; Saint-Paul-de-Vence.*

---

30 — *Pins (cap Martin).*

31 — *Pins (cap Martin).*

Appartient à M. Roger Waller.

---

32 — *Le Monastère de l'Annonciata; Menton.*

33 — *La sieste sous les oliviers; Menton.*

34 — *Le Vieux Menton.*

---

35 — *La « Via » ensoleillée; Capri.*

36 — *La « Marina grande »; Capri.*

37 — *Soleil couchant; Capri.*

---

38 — *Le Mont Subasio; Assise.*

39 — *Jour d'orage; Assise.*

40 — *La « Citadella Minore »; Assise.*

41 — *Le « Tescio »; Assise.*

42 — *Effet d'automne; Assise.*

43 — *La Cathédrale Saint-Rufin; Assise.*

44 — *Vieilles maisons; Assise.*

45 — *Soleil couchant; Assise.*

46 — *La « Citadella Maggiore »; Assise.*

47 — *Temps gris; Assise.*

48 — *La Basilique de Sainte-Claire; Assise.*

49 — *Terrains; Assise.*

50 — *L'Église Saint-François; Assise.*

ESQUISSES

51 — *Femme aux mimosas* (1919).

52 — *Femme à l'ombrelle* (1919).

88-B29148